

Les pollinisateurs sauvages ont tendance à disparaître. Au travers du projet Sapoll, trois régions, la Wallonie, la Flandre et, de l'autre côté de la frontière, la région des Hauts de France, unissent leurs efforts pour enrayer leur déclin.

A Mons, l'université, leader du projet pour la Wallonie, a verdi son campus au plus grand profit des bourdons, osmies et papillons, dont dépendent 80 % des plantes pour assurer leur fécondation.



Pollinisateurs sans frontières

Marie-Alexandre

Maxime Drossart s'enfonce dans l'herbe qui lui arrive aux genoux. « La parcelle n'est fauchée qu'une fois par an pour laisser les plantes s'épanouir, c'est tout le contraire d'un gazon », prévient le biologiste et chargé de communication du projet Sapoll, pour l'université de Mons. Autour de lui s'épanouissent coquelicots, marguerites, centaurées et lotiers, un festival de couleurs sur le tapis vert des graminées. « Il y en a pour tous les goûts et toutes les saisons, sourit-il, on a sélectionné les variétés de fleurs de façon à étaler la floraison de mars à septembre. »

Quand on parle de goûts, on veut parler de ceux des pollinisateurs sauvages qui vivent ici, sur le campus de l'UMons en plein centre-ville, et trouvent avec ces fleurs de prairie de quoi nourrir et alimenter leurs larves. Un peu partout des hôtels à insectes perchés sur des piquets accueillent les pontes. « On voit

que de nombreux tunnels sont bouchés, ce qui signifie qu'ils sont occupés, explique Jean-Sébastien Rousseau-Piot, chargé de projet chez Natagora, l'association de défense de l'environnement en Wallonie et à Bruxelles. Ici ce sont des osmies, des abeilles sauvages et solitaires qui ont pondu dans chaque tunnel plusieurs œufs, chacun accompagné d'une boulette de pollen et de nectar destinée à nourrir la future larve. »

Les pollinisateurs sont indispensables à la multiplication de 80% des plantes de consommation humaine. Sans eux, nous n'aurions ni cerises, ni poires, ni pommes, ni framboises. Pas non plus de courgettes, tomates, haricots, carottes ou oignons.

« Le mode de pollinisation détermine le rendement des cultures et leur qualité, souligne Morgane Folschweiller, biologiste et coordinatrice du projet Sapoll pour l'UMons. Une framboise, par exemple, est composée

Parmi les pollinisateurs sauvages menacés, il y a les bourdons, les abeilles sauvages, mais également les syrphes (mouches colorées), les papillons de jour et certains coléoptères.

d'un ensemble de fruits qui doivent avoir été fécondés un à un. C'est la même chose avec les fraises et chacun de leurs pépins. Plus il y a de variétés différentes de pollinisateurs, meilleures sont les chances d'une bonne fécondation. »

Or en trente ans, les populations d'insectes ont chuté, selon certaines estimations, de près de 80 % en Europe. Dans la foulée, la population de pollinisateurs sauvages s'est effondrée. « En Belgique, précise Maxime Drossart, sur quatre cents espèces d'abeilles sauvages, plus de la moitié sont rares, en déclin ou ont déjà complètement disparu. La moitié de nos espèces de papillons est également en déclin et cinquante espèces de syrphes, des mouches jaunes et noires, mimétiques des abeilles, sont menacées. »

Une vie sans pollinisateurs ?

La disparition des abeilles domestiques est largement commentée par les apiculteurs, mais ce n'est que la partie visible du déclin de l'ensemble des pollinisateurs (voir encadré). « *Se soucier du seul déclin des abeilles domestiques n'a pas de sens, poursuit Morgane Folschweiller. Celles-ci ne représentent qu'un fragment du cortège des pollinisateurs. Certes, elles sont nombreuses, mais elles rangent le pollen sur leurs pattes arrière, au risque de ne pas en déposer sur le pistil qui attend la fécondation. Elles ne travaillent pas non plus à toutes les saisons, elles attendent que le printemps soit bien installé pour sortir. Les fleurs précoces nécessitent donc d'autres pollinisateurs.* »

L'abeille domestique ne serait responsable que de 15 % des pollinisations. Le reste, c'est-à-dire une part très importante de la biodiversité, relève de leurs cousines sauvages que sont les bourdons, les abeilles sauvages, les syrphes (mouches colorées à l'image des abeilles), les papillons de jour et certains coléoptères.

Les causes de la disparition des pollinisateurs sont connues. Au premier plan viennent l'étalement urbain, le bétonnement des espaces verts et l'agriculture intensive qui font disparaître les haies, talus et bosquets où se réfugient les insectes.

Etalement urbain et pesticides

« *La toxicité des pesticides est également en cause, déplore Jean-Baptiste Rousseau Piot, mais nous devons aussi dénoncer la gestion calamiteuse des espaces verts. La tonte des gazons et des prairies, l'entretien exagéré des bords de routes, des terrains vagues et des bords de rivières font disparaître les sites de nidifications. On sait également que la pollution lumineuse joue un rôle, mais on doit encore approfondir nos connaissances en la matière.* »

Face à ce déclin, trois régions — la Wallonie, la Flandre et la région française des Hauts de France — ont réuni leurs efforts dans le projet Sapoll, acronyme de Sauvons nos pollinisateurs. Ce projet ambitieux, soutenu par l'Union européenne, couvre par delà les frontières un espace de 62 000 km² (environ deux fois la Belgique) et près de 11 millions d'habitants.

« *Les insectes se moquent des frontières, sourit Morgane Folschweiller. L'idée est donc de réunir des chercheurs, des institutions et des organisations de protection de l'environnement pour imaginer toutes les pistes possibles de sauvegarde des pollinisateurs.* »

En Wallonie, deux universités, l'UMons et l'ULiège sont parties prenantes de Sapoll, ainsi que Natagora. La Flandre est présente

Aucune région du monde n'est pour l'instant confrontée à la disparition totale des pollinisateurs. Certes, en Chine, certains vergers sont pollinisés par l'homme, mais il s'agit plus d'une stratégie économique que d'une nécessité écologique. « *Pommes et poires doivent être pollinisées par des arbres sauvages parfois situés loin du verger, explique Jean-Baptiste Rousseau-Piot. Pour être sûrs que tout se passe bien, des hommes font le travail des insectes. C'est le prix à payer pour avoir des fruits de qualité au calibre parfait.* » Ailleurs, les grandes serres à tomates sont visitées par des bourdons élevés à cette fin. Ici encore il s'agit d'une stratégie économique pour assurer la récolte. « *Les tomates ont besoin spécifiquement du bourdon, reprend le naturaliste, car sa fréquence de vibration parvient à correctement décoller les pollens.* » Deux millions de colonies de bourdons sont élevées à cet effet dans le monde. — J.-F.P.



Syrphes *Helophilus trivittatus*

Hubert Baltus.



Papillon *Pieris napi*

Hubert Baltus.



Bourdon des champs

Rachet Delmelle



Abeille sauvage *Andrena hattorfiana*

Hubert Baltus.

au travers de Natuurpunt, sa grande association de défense de l'environnement, tandis que la région Haut de France a associé différentes associations et institutions (voir encadré).

« *Mons n'est qu'à 15 km de la France et à 60 km de la Flandre, souligne Maxime Drossart, une telle collaboration transfrontalière crée une stimulation. On se dit que si le voisin lance une action, on doit en faire autant. La Flandre, par exemple, a annulé la législation sur l'arrachage obligatoire de certaines variétés de chardons, des plantes autrefois jugées envahissantes. Cette règle vieille de deux siècles n'a plus de sens aujourd'hui. Nous devrions faire comme nos amis flamands.* »

Poussés vers le Nord par la chaleur

Le rapprochement des régions est également indispensable pour cerner le fonctionnement des insectes et les meilleures manières de les protéger. « *Les pollinisateurs sauvages ont un rayon d'action relativement faible de quelques centaines de mètres, précise Jean-Sébastien Rousseau-Piot. Il faut étendre et densifier au mieux le réseau d'observateurs pour récolter des informations les plus complètes possible.* »

Le partenariat avec la France permet également d'affiner les connaissances autour des changements climatiques présents et à venir. « *Incommodés par la chaleur, les insectes remontent vers le Nord. Chaque année, au moins une nouvelle espèce débarque de la région de nos partenaires français. Dans* »

Une concurrence avec les domestiques ?



Sur le campus de l'UMons, où travaille le biologiste Maxime Drossat, chargé de communication de Sapoll, les armoires à insectes offrent un refuge à la ponte des pollinisateurs sauvages, tandis que les prairies et carrés de plantes aromatiques leur permettent de se nourrir.

► *quelques années, nous aurons en Wallonie une faune proche de celle du nord de la France. Cette collaboration nous permet de nous y préparer* », se réjouit le naturaliste.

Sapoll vient de sortir un volumineux plan d'action qui comprend des propositions très concrètes à l'attention des pouvoirs publics, des particuliers et des agriculteurs.

« *Nous insistons sur la diversité des pollinisateurs et leur complémentarité dans la fécondation des fleurs*, précise le scientifique. *Il faut laisser les talus s'enherber, éviter de ramasser le bois mort, multiplier les prairies hautes, les fauchages tardifs. A Natagora nous avons créé une zone pilote urbaine à Herstal sur les hauteurs de Liège, qui comprend des réinstallations de plantes sauvages, et de microhabitats divers sur un chancre urbain. Les choses commencent à bouger.* »

« *Le plan doit faciliter le passage à l'acte de tous les acteurs*, abonde Maxime Drossat. *Nous-mêmes sur le campus de l'UMons, nous multiplions les initiatives.* » Un hectare d'espace vert a ainsi été transformé en prairies fleuries cohabitant avec sept jardins de plantes aromatiques et médicinales, « *et nos efforts sont appréciés des*

étudiants qui attendent de leur université qu'elle gère durablement ses espaces. »

Une bande de terre battue entourée par ailleurs le Pentagone, bâtiment emblématique du campus de la Plaine, afin d'offrir une terre d'accueil aux terriers des abeilles.

Un peu plus loin s'étale le jardin d'abeilles, un terrain planté en bandes de plantes identiques pour favoriser des espèces ciblées. Des serres closes permettent d'étudier la reproduction de certains insectes.

Au bout du jardin, Jean-Sébastien Rousseau-Piot a sorti un filet qu'il agite délicatement. Avec un peu de patience, il parvient à piéger un insecte qu'il retire du manchon avec précaution. « *Nous avons appris à les manipuler sans les blesser*, précise-t-il. *Celle-ci est une andrène, une abeille sauvage qui creuse des terriers et butine les ostréacées.* »

Son inspection terminée, le naturaliste relâche l'insecte avant d'encoder ses observations sur sa tablette. Il tend ses doigts jaunes de pollen. « *Vous imaginez ce qu'elle aurait laissé sur les fleurs ? C'est ainsi que se perpétue le miracle de la pollinisation.* » —

Jean-François Pollet

Les abeilles domestiques disparaissent aussi. D'une densité de 4 colonies à l'hectare aux belles heures de l'apiculture, la Wallonie n'en accueille aujourd'hui plus que 2,4 par hectare. « *La chute est due à la destruction du milieu et au découragement des apiculteurs*, précise Etienne Bruneau, du Cari (Centre apicole de recherche et d'information). *Vous perdez une ou deux ruches, vous les remplacez. A la troisième, vous abandonnez vos activités.* »

Le projet Sapoll de restauration des biotopes profitera inévitablement aux abeilles domestiques. Au risque de les mettre en concurrence avec les insectes sauvages ?

« *Normalement non*, poursuit l'agronome. *Les abeilles sont complémentaires, chaque espèce exploitant sa propre niche de pollinisation. Les mellifères butinent les grands ensembles floraux, comme les arbres ou les champs de mellifères (colza), tandis que les insectes sauvages s'occupent de fleurs plus ciblées.* »

Le caractère généraliste de l'abeille domestique lui donne cependant un gros avantage lorsque les ressources se raréfient : à tout moment, elle peut sortir de son aire écologique habituelle pour aller butiner les ressources visitées d'ordinaire par les insectes sauvages. Entraînant le risque d'une disparition de ces derniers. « *Le risque est infime*, insiste Etienne Bruneau. *Un apiculteur n'a aucun intérêt à installer des ruches en surdensité. D'abord, c'est irresponsable, ensuite, il ne récoltera pas plus de miel. Et cela ne doit pas nous faire oublier le caractère indispensable de la mellifère, qui par sa vie en colonie, peut polliniser de grands vergers qui présentent un très grand nombre de fleurs.* » — J-F.P.